

## ON S'ABONNE.

A LYON :

Rue de la Préfecture, n. 6,  
où les lettres et l'argent doivent  
être adressés francs de port;

A PARIS, à l'Office-Corres-  
pondance, rue Notre-Dame-des-  
Victoires, n. 18, et chez tous  
les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

## PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON,

Au Journal qui paraît le jeudi  
et le dimanche: 20 fr. pour un  
an; 11 fr. pour 6 mois, et 6 fr.  
pour 3 mois (1 fr. de plus pour  
les départemens).

Le prix d'insertion d'annonces  
est de 20 c. la ligne, et 15 c.  
pour MM. les abonnés.

## L'ÉPINGLE



## Journal Littéraire.

## AVIS.

**L'ÉPINGLE** s'étant ménagé une collaboration éclairée pour tout ce qui concerne l'industrie et le commerce, consacrera à l'examen des questions que présenteront ces deux branches un bulletin spécial à compter du 15 février prochain.

## DE L'ESPRIT CENTRALISATEUR.

La centralisation a été l'objet de plusieurs discussions plus ou moins sérieuses; on a tour-à-tour, et par des motifs différens, plaidé pour ou contre, mais toujours la conclusion de chaque opinion s'est trouvée en faveur de la puissance de la centralisation. Paris est resté là avec sa supériorité envahissante, reconnue même par ceux qui la critiquent, et exaltée au dernier degré par ceux qui nourrissent l'ambition de l'appliquer à leur profit.

Il importe beaucoup que cette question reçoive tous les développemens que son intérêt commande; car ce n'est pas seulement une question de prééminence littéraire ou artistique, plaçant en regard les amours-propres des départemens et ceux de la capitale, c'est une question de nationalité et de patriotisme; la patrie et la nation ne sont pas plus dans Paris seul, que Rome ou Athènes ne sont au théâtre où l'on joue la *Mort de César* et la *Mort de Socrate*.

La centralisation, quoi qu'on en ait dit, n'est point le

résultat de la force des choses: et, parce que Paris est le siège du gouvernement, — point où convergent tant de présomptueuses capacités qui font de la politique métier et marchandise, — s'en suit-il qu'il ne reste en province aucun cœur national qui ne puisse battre, sans le contre-coup mécanique des pulsations centrales? — Et, parce que Paris réunit en groupes privilégiés les arts, les lettres et les sciences, étalant leurs richesses, comme les charlatans leurs drogues, là où la foule abonde, — n'y aurait-il en province ni sciences, ni arts, ni lettres que sous le reflet de l'éclat central? — Et l'industrie? — non cette industrie mensongère qui déguise une matière sans prix sous une forme séductrice, mais cette industrie probe et éclairée qui produit dans de justes proportions, — n'a-t-elle pas son foyer dans la province, et n'est-ce pas d'elle que Paris retire sa richesse et son importance? Si l'on examinait avec attention tous les détails qui font de la capitale une masse si imposante, on reconnaîtrait sans peine que chacun de ses mérites est usurpé à la province; — réduit alors à son état indigène, Paris ne serait plus qu'un corps gigantesque décharné, mourant d'inanition.

La puissance centrale a ses bases principales dans la faiblesse des provinciaux, dans ce désir vaniteux de se régler d'après un type déformé, mais original, bizarre, dont l'influence s'étend sur tout: l'esprit centralisateur est tout entier là. — C'est que la vie de Paris protège beaucoup de vices et dispense de beaucoup de vertus; et même pour les gens encore un peu scrupuleux, cette vie est

commode, — les défauts de la province y sont presque des qualités; — on ne sacrifie point à la centralisation pour des actions de haute moralité; — mais on sacrifie aux caprices de la mode, à un genre, soit en littérature, soit en fait d'arts. — On jette à la centralisation des choses utiles et honorables; — on lui reprend, en échange, des ridicules, une barbe de bouc, la coupe d'un habit, la forme d'un chapeau ou une impertinente politesse. — Certes, cela vaut bien qu'on prêche la centralisation.

Mais les choses morales et sérieuses, s'il en existe à Paris, elles y sont cachées et oubliées comme si elles étaient en province; car jamais chaise de poste, courrier de la malle ou messagerie royale n'a jeté sur le pavé fangeux de l'ancienne Lutèce, un provincial qui vint y chercher une vertu publique ou privée. — C'est là une denrée hétérogène dont on ne fait parade.

A quoi sert donc cette centralisation dont nous ne retirons ni des magistrats plus intègres, ni de meilleurs pères de famille, ni des fils plus soumis, ni des épouses plus vertueuses? — En serions-nous réduits à accepter, comme un progrès de civilisation, l'indifférence pour tous ces principes, trop antiques sans doute?

Sous ce point de vue nous ne pensons pas que jamais l'esprit centralisateur envahisse les intelligences réfléchies qui honorent la province et y brillent de leur propre éclat. — Il est d'autres considérations à faire valoir sur cette question, surtout en ce qui concerne Lyon; nous les examinerons dans un prochain article.

A. F.

## Néron gladiateur.

.... L'arène était vide; les regards impatiens de la foule semblent percer la porte du *Vomitorium*, celle par où s'élancent en mugissant des troupes de bêtes sauvages. Rien ne paraît : sans doute le spectacle qui se prépare sera magnifique, car jamais peuple-roi n'a attendu si long-temps. Enfin s'ouvre la porte des gladiateurs d'élite, et l'on voit s'avancer un captif gaulois : un seul, mais sa taille est si haute, ses formes si athlétiques et si belles, et son regard si fier, que le peuple spontanément bat des mains : arrivé au milieu du cirque, le Gaulois jette un long regard sur cette masse d'hommes efféminés, patriciens avilis, plébéiens hideux, femmes dévergondées, foule lâche et cruelle qu'on appelle les maîtres du monde, et qui font lutter devant eux les plus nobles guerriers de toutes les nations, confondus dans l'arène avec d'infâmes scélérats et des bêtes farouches. Ses narines se gonflent, son œil bleu étincelle, puis sa tête tombe pensive sur sa poitrine.

Quand la foule a long-temps admiré le noble captif, et

compris toute la puissance que sa taille gigantesque et les moindres mouvemens de sa physionomie recèlent, quand elle s'est demandé long-temps quel digne adversaire on pourra opposer à ce redoutable athlète, on voit s'ouvrir enfin une porte opposée à la première, et paraître un guerrier qu'à sa taille humble, à ses formes lourdes, à l'ampleur de son ventre, à l'exiguïté de ses jambes, et surtout à son profil féroce et à son casque surmonté d'une couronne d'or, on reconnaît pour le grand empereur, l'héritier des Césars, l'invincible et glorieux Néron.

A cet aspect une immense clameur s'élève de toutes parts, une de ces indicibles clameurs où éclatent confusément l'admiration, l'étonnement, le mépris, la haine et ces fauves rugissemens d'une foule avide, affamée, qui veut être satisfaite.

Balançant fièrement sa longue épée, la tête haute et l'attitude guerrière, Néron marche droit vers le Gaulois, qui le regarde long-temps avec un sourire dédaigneux et une insultante curiosité. — Les voilà l'un près de l'autre; leurs épées se croisent : instruit par un habile maître d'armes, l'empereur fait voltiger son fer avec une rapidité effrayante aux yeux de son adversaire qui s'étonne un instant, et dont le bouclier national suffit à peine à le défendre; l'ardeur de Néron en redouble, et bientôt son épée s'est rougie du sang du Gaulois. Le peuple bat des mains, l'empereur s'anime de plus en plus, et ses coups moins ménagés visent droit au cœur du captif. Celui-ci, qui jusqu'alors n'a fait que parer, secoue enfin son ardente chevelure, jette son bouclier, saisit son épée à deux mains et s'élanche vers l'empereur avec un air d'étrange résolution. Au premier coup qu'il reçoit sur son casque, Néron étourdi, courbe la tête, se recouvre de son bouclier et, le regard inquiet, interroge le visage du Gaulois. Au même instant il se détourne avec terreur, car il a entrevu un œil flamboyant, des dents serrées par la colère, et une lourde épée qui se relève et va frapper. « Que fais-tu, Gaulois? lui dit-il à voix basse; je suis l'empereur... Gaulois, tu oublies ta promesse... » Mais le farouche guerrier n'écoute pas, son arme retombe toujours plus terrible, et Néron heureusement abrité sous sa solide armure, sent son épée trembler dans sa main, et son front se mouiller d'une sueur froide. « Gaulois, ajoute-t-il, tu mérites la mort... Je te ferai jeter aux bêtes. » Rien : le Gaulois frappait sans relâche. Enfin, Néron chancelle, le genou de son ennemi l'étreint sur le sol, et son glaive va l'y clouer : « Grâce! s'écrie-t-il d'une voix éteinte : à toi la liberté, à toi des trésors !... »

« Eh bien oui, répond le captif, en jetant son épée, et en lâchant la gorge de l'empereur; un captif gaulois fait grâce à l'empereur des Romains, au maître du monde. »

Cependant les applaudissemens frénétiques avaient retenti dans les rangs du peuple, qui voyant son tyran vaincu et mort peut-être, laissait échapper, pour la première fois, un cri de liberté; la garde impériale était

accourue en hâte, et les haches des licteurs menaçaient le front du Gaulois.

« Cet homme est libre, dit Néron en les écartant, il est vainqueur; » et prenant lui-même de la main des juges, la couronne de fleurs aux bandelettes de laine, il la pose sur la tête du captif.

Des applaudissemens éclatent de nouveau comme pour expier les précédens : mais l'empereur ne les a pas oubliés, et quand il regagna son trône, les regards sombres qu'il détournait de temps en temps sur la foule ressemblaient à ceux du tigre ou de l'hyène.

... Pendant que la foule quittait les gradins et s'écoulait lentement dans les rues de Rome, un homme était jeté secrètement dans le *Vomitorium*, où l'on entendit les lions se débattre un instant avec des rugissemens épouvantables; c'était le captif gaulois que l'empereur avait couronné.

FÉLIX DAVIN.

### *La Petite Fille.*

J'aime la petite fille  
Qui, toute frêle au berceau,  
Tourne ses bras en faucille,  
Sous son cou, comme un cerceau.  
J'aime aussi lorsqu'elle joue,  
Ses rires fous et joyeux,  
Une fossette à sa joue  
Et du bonheur dans ses yeux!

Auprès de moi qu'elle vienne  
Loin des ronces du chemin;  
J'aime sa petite main  
Si mignonne dans la mienne.  
Assise sur mes genoux  
Tous deux nous joignons ensemble;  
Et le ciel qui nous rassemble,  
Le ciel veillera sur nous!

Petite fille chérie,  
Que j'aime tant et si fort,  
Viens de mon ame appauvrie  
Toucher le dernier ressort.  
C'est une ame aimante et douce,  
Séchée aujourd'hui, vois-tu,  
Comme une fleur sur la mousse,  
Comme au cœur une vertu.

Et maintenant, pauvre veuve,  
Elle t'aime, jeune enfant,  
Toi dont l'ame tendre et neuve  
Ignore ce qu'on défend.  
Ah! viens donc que je t'embrasse,  
Et que dans tes cheveux blonds,  
Enfant comme toi, je passe  
Mes doigts amaigris et longs.

Ah! déjà tu fais la moue  
Et renfonce ton souris?  
Des pleurs coulent sur ta joue?  
Tu souffres, douce houris?  
Hélas! c'est ainsi la vie!  
La douleur et le plaisir  
La torturent; jeune amie  
Pour toi, vivre, c'est souffrir:

BERTHAUD.

### Académie de Lyon.

C'est le 29 qu'auront lieu les discours d'ouverture et d'introduction aux différens Cours de la faculté des sciences.

Des hommes recommandables par des travaux scientifiques déjà appréciés, et dont Lyon s'honore depuis longtemps, garantissent à cette Faculté, un éclat digne de la seconde ville de France. Nous ne doutons point que cette nouvelle gloire lyonnaise n'exerce une influence favorable à la prospérité locale, nous serons trop heureux de consacrer une portion de notre modeste feuille au sommaire des travaux dont s'occupe la Faculté des sciences.

### GRAND-THÉÂTRE.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'ARBRE DE BELZÉBUTH,

ballet en deux actes de M. Léon.

*Jeudi.* L'affiche du matin annonçait *Le Chalet* et la première représentation de *l'Arbre de Belzébuth*; le soir une bande avait escamoté *Le Chalet* pour y substituer *Fra-Diavolo*, *l'Arbre de Belzébuth* était resté debout: c'est un ballet comme sont tous les ballets, avec un amoureux dédaigné au premier acte, accueilli au second, avec un niais riche et bafoué, une jeune fille vertueuse et douce qui fait des poses voluptueuses et des pirouettes sans que sa vertu chancelle le moins du monde; plus une sorcière, deux sorcières et une douzaine de diables pendant aux branches de l'arbre de Belzébuth avec des épées flamboyantes de toutes les couleurs; puis des arbres qui deviennent palais ou chaumières en soufflant dessus comme Bosco, d'assommante mémoire, faisait sur ses muscades; seulement le machiniste n'a pas soufflé assez fort ou a soufflé de travers pour la construction du palais qui s'est édifié cahin-caha; quant à la chaumière, elle s'est dressée sans efforts sous le mouvement vertical de la baguette de M<sup>me</sup> Nique la bonne fée ou la bonne diablesse, comme on voudra: mais laissons-là les machines, et parlons du jeu des artistes qui ont exécuté ce ballet avec l'ensemble le mieux entendu: M<sup>lle</sup> Elisa Guillermain a dansé son second pas de manière à faire oublier qu'on

attendait une première danseuse, et de fait, M<sup>lle</sup> Angélica ne se prodigue pas, est-ce coquetterie ou nonchalance ? Dans l'un ou l'autre cas, nous l'engageons à se montrer moins avare ; la sympathie lyonnaise, au théâtre, est surtout en faveur de la danse, elle devient quelquefois exigeante, et si M<sup>lle</sup> Angélica ambitionne la faveur du public, il faut qu'elle donne en échange un peu plus de dévouement ; son apparition au second, acte accueillie par d'unanimes applaudissemens, a provoqué cette double exclamation, dont le sens présente à la fois un reproche et un éloge : Quoi, si tard ! pour finir sitôt ! Nous livrons ces trois mots à la méditation de notre gracieuse bayadère. M. Martin a fait des progrès étonnans depuis l'année dernière, il s'est fait applaudir avec M<sup>lle</sup> Elisa Guillermain, et comme elle, il a mérité les bravos par une grâce, une souplesse et un aplomb remarquables. M. Charrière, le bouffon du ballet, a été comique comme il l'est toujours, on a regretté qu'il n'ait pas dansé un pas grotesque avec une des diablasses, l'occasion était bonne. Nous ne finirons pas sans parler de M. Lerouge, danseur un peu classique il est vrai, mais ferme et juste ; nous lui conseillons de corriger la fixité de son regard et de rompre un peu la raideur de sa physionomie ; ce conseil nous conduit à M. Saxoni dont l'emploi de premier danseur noble attire une plus sérieuse critique ; M. Saxoni paraît connaître son art, c'est un danseur *savant* auquel il manque de l'harmonie ; ce serait une grande erreur de croire que les jambes suffisent pour faire la réputation d'un artiste mimique, la grâce du corps et l'expression de la physionomie y sont pour beaucoup, sous ce point de vue, le buste de M. Saxoni est très-éloigné de ses jambes, métaphoriquement parlant.

Nous terminerons par des éloges sur la mise en scène assez soignée au premier acte, et nous félicitons M. Léon sur le choix des motifs dont il a composé la musique de son ballet, ce bon goût a valu au public le plaisir d'entendre un solo de trompette à clef, par M. Luigini, un de violon par M. Cherblanc et quelques phrases langoureuses du cor anglais de M. Donjon : somme totale, ce ballet un peu mieux *chauffé* sera revu avec plaisir.



Vendredi le Gymnase a prêté sa scène à *Clotilde* qui est venue s'y réchauffer auprès d'un public vierge encore des sensations qu'elle fait éprouver. La réputation de cette pièce fait tort à sa popularité, chacun craint de s'exposer aux émotions pénibles dont elle accable, émotions intimes sous le poids desquelles on suffoque autant par surprise que par sentiment ; *Clotilde* est un véritable guet-à-pens de sensibilité et d'attendrissement contre lequel le cœur le plus fort n'a aucune sauvegarde. Il y avait donc moins de monde au Gymnase qu'il n'y en a ordinairement pour voir et entendre un drame du Grand-Théâtre ; cepen-

dant le public *nature* ; et nous entendons par là, les deux parterres et la seconde galerie, était en majorité remarquable ; ce public-là a été ému comme l'autre, mais il a paru mieux raisonner ses émotions. Ce drame est sans contredit le mieux monté de tous ceux qui ont été mis sur la scène du Grand-Théâtre, il est surtout joué avec beaucoup d'ensemble. Nous ne reviendrons point sur les éloges justement accordés à M<sup>me</sup> Meynier, à M. Valmore, à M<sup>me</sup> Valérie et à M. Dupré qui s'est complaisamment chargé d'un rôle hors de son emploi ; mais nous devons signaler ceux qui ont été le moins cités, et d'abord, M. Gustave - H. dans le personnage du domestique, déploie beaucoup de naturel et de sensibilité, M. Germain fait valoir un petit rôle ingrat avec adresse et talent.

Le *Nouveau Seigneur* accompagnait *Clotilde*, c'était un galoubet mis en sautoir avec un échafaud, il y avait contraste parfait et pour le genre et pour le jeu.

A mardi le bénéfice de M. Barqui, *La Salamandre*, vaudeville en trois actes à grand spectacle, *Lionel ou Mon Avenir* et *La Lectrice* ; voilà de quoi amener une foule qui aura du rire et de la joie à dépenser. L. P.

#### PUBLICATIONS MATRIMONIALES.

M. François Peyol, négociant, rue Royale, n. 29, et M<sup>lle</sup> Marie-Anne Casati, rue Royale, n. 13.

M. Michel Bauman, graveur sur bois, à la Guillotière, et M<sup>lle</sup> Marie Conthion.

M. Benoît Barbié, commis-banquier, quai Bon-Rencontre, n. 57, et M<sup>lle</sup> Antoinette Reyssier, place de l'Herberie, n. 3.

M. Hubert Jacquet, fabricant d'étoffes de soie, rue Bellièvre, n. 6, et M<sup>lle</sup> Louise-Esther Janait, rue St-George, 2.

M. Etienne Bourgeon, fabricant d'étoffes de soie, quai Puits-du-Sel, n. 127, et M<sup>lle</sup> Jeanne-Marie Chalamel, même demeure.

M. Jacques Elisabeth Jerphagnon, peintre en bâtimens, rue Imbert-Colomès, n. 7, et M<sup>lle</sup> Pauline Berand, fabricante, même rue.

M. Henry Barbesat, instituteur, rue Buisson, n. 12, et M<sup>lle</sup> Zémire Caizaigne, institutrice, rue Neuve, 5.

M. Geoffroi Vaillant, fabricant d'étoffes de soie, rue Bodin, n. 16, et M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Ricard.

M. Alph.-Zéphirin Fortin, ouvrier, et M<sup>lle</sup> Jeanne-Julie Auray.

M. Jean-Baptiste Chainet, fabricant, place Henri IV, et M<sup>lle</sup> Benoîte Duet, même demeure.

#### AVIS.

M. EBOLI, professeur de chimie, prévient le public qu'il s'est inscrit à l'effet de constater légalement par brevet, l'invention et le perfectionnement de sa *chandelle-bougie*, et qu'en conséquence, il poursuivra comme imitateur frauduleux quiconque émettrait dans le commerce un semblable produit.